

Le jeune homme eut un imperceptible tressaillement et resta silencieux.

—Eouard, reprit Mme Clavière, tu ignores probablement que Mlle Claire Dubessy et Henriette de Mégrigny sont deux amies intimes.

—Je ne savais pas cela !

—Oh ! il y a bien d'autres choses encore que tu ne sais pas et que nous avons cru devoir te laisser ignorer. Mlle Claire et Mlle Henriette ont été élevées dans le même pensionnat. C'est là qu'elles se sont connues et aimées comme deux sœurs. André connaît Mlle Dubessy, il l'a vue au château de Bresle.

—Je tombe de surprise en surprise. Est-ce aussi au château de Bresle que vous avez vu Mlle Dubessy la première fois ?

—Non, ce n'est pas au château de Bresle, mais ici même, au château de Grisolles où je viens aujourd'hui pour la deuxième fois.

Edouard regarda sa bienfaitrice avec un étonnement profond.

—Mon ami, reprit Mme Clavière, je te dirai tout à l'heure pourquoi je suis venue à Grisolles la première fois, mais il faut d'abord que tu me répondes franchement.

Le jeune homme devina la question qui allait lui être posée.

Brusquement il se dressa debout et, d'une voix altérée :

—Ma mère, je vous en prie, ne m'interrogez pas ! s'écria-t-il.

—Soit ; mais ouvre cette porte, dit en souriant Mme Clavière.

—Ouvrir cette porte ! fit Edouard avec effarement, mais pourquoi ?

—Il y a dans cette pièce une peinture, un portrait que je désire voir et qui me dispensera de t'interroger, car il répondra pour toi.

—Quoi ! ma mère, vous savez...

—Je sais que secrètement, de mémoire, tu as fait le portrait de Mlle Dubessy.

—Qui donc est entré dans cette pièce ?

—Qui ? Mlle Claire Dubessy et sa femme de chambre.

Edouard retomba lourdement sur son siège, laissant échapper une plainte sourde.

—Je voulais le détruire, ce portrait prononça-t-il amèrement, j'aurais bien fait.

—Pourquoi cela, si ce n'est pas une œuvre indigne de ton talent, une peinture mauvaise !

—Ah ! ma mère, si vous saviez !

—Mais je sais, je sais que tu aimes Mlle Dubessy.

—Oui, je l'aime, je l'aime autant qu'une jeune fille comme elle mérite d'être aimée ! Elle est mon culte, mon idole, mon adoration !

—Et sans te douter peut-être que tu la faisais horriblement souffrir, car elle t'aime aussi, elle, autant que tu puisses l'aimer, tu as voulu lui cacher le secret de ton cœur ; mais ce secret, elle l'a depuis longtemps deviné.

—Voilà le malheur ! exclama-t-il.

—Edouard, explique-toi.

—Je ne peux pas être le mari de Mlle Dubessy !

...Parce que tu es pauvre et qu'elle a une immense fortune ?

—Oui, oui.

—Mais s'il lui est agréable de partager sa fortune avec toi, si elle y met son bonheur et sa gloire ?

L'artiste secoua dououreusement la tête.

—Je préfère ma pauvreté à la fortune acquise ainsi, dit-il d'une voix lente et grave.

—Toujours ta trop grande fierté !

—Mais ma fierté, ma mère, répliqua-t-il en se redressant, ma fierté et mon honneur sont les seuls biens que je possède, je ne veux pas les perdre !

—Ton honneur ne court aucun danger, mon ami, répondit Mme Clavière, souriante ; restent ta fierté et tes scrupules sur lesquels nous pouvons discuter. Je te dirai tout d'abord que tu n'avais pas plus le droit, autrefois, de te condamner à mourir de faim par fierté, que tu n'as le droit aujourd'hui de te retrancher derrière ta fierté et tes scrupules pour condam-

ner Mlle Dubessy et toi-même à la souffrance, à une vie sans espoir.

Mais si la fée du château, la providence des malheureux était menacée de mourir de son amour, aurais-tu donc le courage de lui dire : — Vous allez mourir parce que vous m'aimez ; je pourrais vous sauver, mais mes scrupules et ma fierté ne me le permettent pas, mourez ! »

Edouard courba la tête.

Mme Clavière lui prit la main et lui dit doucement :

—Edouard, tu t'éloignes de Mlle Dubessy ; il est évident que tu cherches par tous les moyens à la détacher de toi, ce qui est impossible. Elle t'aime, tu es l'époux que son cœur a choisi et elle n'en aura pas un autre. Elle me l'a nettement déclaré ; si tu la repoussais, elle abandonnerait sa fortune, le monde, tout, pour aller s'enfermer dans un cloître.

—Oh ! fit le jeune homme en proie à une agitation violente.

—Mais cela ne sera pas, continua Mme Clavière avec animation, Claire Dubessy aura tout le bonheur, toutes les joies qui lui sont dues, elle ne verra pas l'avenir se fermer devant elle. De même qu'elle a des sourires pour ceux qui souffrent, le ciel a des sourires pour elle !

Edouard, j'ai quitté André et suis venue à Grisolles pour faire cesser cette gêne qui existe entre toi et Mlle Dubessy, pour détruire vos inquiétudes à tous deux et combler l'abîme qui vous sépare et que vous vous êtes plu à creuser vous-mêmes.

—Ainsi Mlle Dubessy vous a écrit ?

—Non, j'ai été prévenue par une autre personne.

Il y eut un instant de silence.

—Edouard, reprit la Dame en noir, je t'ai raconté l'histoire de ta pauvre mère.

—Ah ! je n'en ai rien oublié !

—Je t'ai dit que tous tes parents du côté maternel étaient morts, excepté une fille née de la sœur de ta mère.

—Oui, vous m'avez dit cela !

—Je t'ai appris que ta cousine, héritière des biens de Robert Teissier, ton grand-oncle, possédait une très belle fortune.

—Vous m'avez dit cela aussi, je m'en souviens.

—Non seulement tu ne m'as pas demandé où était ta cousine et ce qu'elle faisait, mais tu n'as pas même voulu connaître son nom.

—C'est vrai. Mais à présent, comme à cette époque, cela m'importe peu.

—Cela, mon ami, pouvait t'être indifférent lorsque je t'ai raconté l'histoire de Marceline Rondac, mais aujourd'hui il ne peut plus en être de même.

Le jeune homme s'agita sur son siège et regardant fixement Mme Clavière :

—Ma mère, répondit-il d'une voix frémissante, pensez-vous donc que je serais disposé à revendiquer ma part de l'héritage de ces gens qui ont été les bourreaux de ma mère, de ces parents indignes que j'ai reniés et que je renie encore ? Jamais ! Jamais !

—Mais si on te l'offrait, si on te l'apportait, cette part de l'héritage ?

—Je la refuserais !

—Voyons la raison ?

—Je ne veux rien qui me vienne de ces gens qui ont laissé ma mère mourir de faim ! Est-ce que j'oserais seulement toucher du bout des doigts à leur argent maudit ?

—Edouard, ces gens sont morts, paix à leur tombe ! Depuis qu'ils ne sont plus, leur argent a passé en des mains qui l'ont purifié ; ce n'est plus de l'argent maudit.

—Mais c'est l'éloge de ma cousine que vous me faites ; elle ne ressemble donc pas à sa mère ?

—Non, car elle a toutes les bontés. Ta cousine, Edouard, chaste et pure comme les anges, généreuse et bienfaitrice, est estimée et aimée de tous ceux qui la connaissent. Elle est jeune et belle comme Mlle Claire Dubessy et a comme elle un grand cœur.

Elle connaît la navrante histoire de la pauvre Marceline,